

Entre La Sorbonne, Mickey et les "Verts" l'enjeu culturel de l'écologie



PAR DENIS DUCLOS (1)

Je défendrai ici trois idées :

- La première est que l'écologie vient se greffer aujourd'hui sur un antagonisme idéologique encore très puissant (libéralisme versus étatisme), et qui polarise encore la majorité des intellectuels. Je montrerai qu'il s'agit d'un enjeu culturel profond qui va bien au delà de l'économie. Ne pas prendre conscience de cela, c'est déjà réduire la portée de l'environnementalisme à l'accessoire.

- La deuxième idée, c'est qu'être Vert aujourd'hui pour un intellectuel, cela ne va pas du tout sans problèmes, sans exorcisme de vieux démons ni sans remise en cause de sa propre identité de spécialiste. Là encore, on débouche sur une question culturelle au sens large.

- Enfin, l'écologisme en lui-même, s'il veut être à la hauteur de l'enjeu ainsi découvert, ne peut se fonder dans un catastrophisme qui ne pourrait déboucher que sur des réponses mystiques ou techniques. Nous devons proposer, indépendamment de toutes les menaces et les contraintes, une perspective joyeuse et non une sinistre ascèse (dont le calvinisme a suffisamment montré dans le passé qu'il pouvait s'accompagner d'un ravage de la nature au nom du salut par les œuvres).

POURQUOI L'INTELLECTUEL SE MÉFIE-T-IL DU VERT ?

Cette grande tâche, pourtant, on ne semble pas prêt de s'y atteler, si l'on en juge par l'attitude mitigée de nombre d'intellectuels de la place parisienne, en particulier.

Longtemps avant les dernières élections, alors que les sondages (souvent non encore publiés) se multipliaient pour

confirmer la montée de la sensibilité écologique dans les prévisions électorales, une certaine intelligentsia parisienne s'empessa, quant à elle, de monter à crêneau des médias pour déprécier l'écologisme, et y associer les notions les moins flatteuses, de l'archaïsme ou du refus du progrès, du populisme et de la xénophobie, voire du racisme ou du tempérament "écolo-facho".



1. Auteur de : *La Peur et le Savoir, la société face à la science, la technique et leurs dangers.*

La découverte, coll. Science et société, 1989, et de *De la civilité : où comment les cultures apprivoisent la puissance*, La Découverte, Coll. Essais, à paraître en Septembre 1992.

Je remercie Terminal d'avoir accepté de me permettre d'exprimer ma position au delà de morceaux d'articles tirés d'un autre contexte (2). Je me situe comme un intellectuel intéressé à l'écologisme (et ayant adhéré aux Verts).

2. Voir le numéro 57 (Février Mars 1992) de terminal, et ma lettre de réponse dans le N° suivant.

Que veut Mickey ?

Pour arriver plus vite au cœur du problème (l'écologie et la culture), le lecteur me pardonnera de parler, en apparence d'autre chose : de Disneyland. Il existe maintenant au cœur de la vieille Europe latine, une enclave barbare, installée dans la bonne campagne française. Sans doute les Barbares croient-ils avoir fait une percée (a breakthrough) culturalo-commerciale. Mais ce qui perce surtout est leur demande d'être réintégrés dans le giron de la civilisation. Qu'ils aient choisi la France pour cela doit être considéré comme très explicite de ce point de vue : en Grande Bretagne ou dans les Germanies, ils n'auraient pas trouvé la confrontation aussi épurée qu'ils souhaitaient avec la culture ancienne du monde impérial. Ils n'auraient retrouvé que la déréliction qui est déjà la leur : celle des justices du peuple (folkrights) et des marchés disciplinés sous la surveillance des juges de la concurrence, voire la désagréable proximité d'autres parcs, certes désaffectés depuis la guerre, mais où l'on ne se concentrait pas par plaisir. Or ces Enfants perdus (si bien décrits dans le mythe central de la Barbarie : Peter Pan), que nous demandent-ils ? Francis Fukuyama nous l'a encore laissé entendre, il y a peu de temps : être reconnus !

Mais pouvons-nous les reconnaître comme nos enfants, ces occupants du nouveau monde, réplique du monde des périphéries romaines, Amérique toujours extramuros, encore plus sauvage que l'au delà du mur d'Hadrien ?

Et bien oui et non !

Ce que nous ne voulons pas savoir d'eux est clair : nous ne voulons rien entendre des droits des communautés (puritaines, raciales, sexuelles, religieuses, etc.) à demeurer pures dans leurs généalogies, leurs revendications identitaires solipsistes. Nous savons, du haut d'un mythe presque trois fois millénaire, que l'Etat impérial qui fusionne à partir du mythe fondateur du rapt des Sabines les tribus dans une généalogie nouvelle, gérée par les fonctionnaires, a quelque chose de supérieur aux loyalismes purement tribaux. Pourquoi ? Eh bien parce que seule la trouvaille mythique de l'Etat permet de pardonner les fautes impardonnables du rapt et d'éviter en conséquence la mécanique insupportable des Vendettas.

Or qu'est-ce que le marché que nous propose le Barbare, sinon une vendetta éternelle, réglée par des arbitres lors d'interminables procès ? Qu'est-ce que cette nouvelle mouture théorisée du "folkright" sinon un réglage cybernétique de la vendetta, suscitant, pour le réprimer aussitôt le guerrier imprévisible, métamorphe, loup garou, mort vivant, serial killer ou tout autre avatar de l'obsession culturelle anglo-saxonne ? Et qu'est-ce qu'un Disneyland sinon l'enclos imaginaire, soit-disant présenté aux enfants, d'un tel monde mécanique opposant ses communications guidées au danger permanent de l'aventure ?

C'est pourquoi, quand Disney débarque en nous présentant cette folie d'une mécanique socio-technique bonne à transformer les guerriers odiques en gentilles poupées automatiques (ce qui est exactement la métaphore active de ces vastes circuits de trains fantômes que sont tous les parcs Disney), la réponse de la civilisation ne peut être que celle-ci : "mais pourquoi donc, Bougre-dieu ? nous avons déjà trouvé la réponse à votre problème, chers Barbares ! Pour nous, le guerrier rapté est déjà pardonné : il travaille pour l'Etat, et non plus pour lui et sa famille. Il est débarrassé de la vendetta. Il n'éprouve plus l'incoercible besoin de passer à l'acte meurtrier, parce que son désir est reconnu, et en même temps déplacé, transcendé dans la citoyenneté. Il ne sert donc à rien de venir nous supplier de reconnaître comme "gentilles" vos poupées animées : nous savons depuis longtemps que ce "gentil" vaut pour "gentilice", tribal, barbare, quoi ! Nous savons que ce "gentil" veut dire que la violence extrême de son revers (dont tout le cinéma américain suinte littéralement, claire annonce de la jungle de ses villes réelles) doit être aussi acceptée. L'adorable "Toon" plastique, sorte de fusion nature-culture à lui seul, est un appel à l'inceste culturel, comme idéal du pardon d'une violence espérée. Or le pardon n'est pas incestueux ; il est au contraire acceptation plus aisée d'une prohibition, d'une morale, parce qu'il allège ou rend dérisoire le besoin d'acte violent lui-même.

Aux portes de Paris, vieille cité sorbonnarde, explicitement visée par l'inconscient Barbare, l'appel doit cependant être entendu. Et si "Non" est une réponse donnée à la proposition de substituer au pardon civique, l'inceste bardé de répressions systémiques, "Oui", doit être la réponse donnée à l'idée d'un mélange des cultures. Car, quoi de plus classiquement occidental que cette acceptation de l'Autre (en dépit des dénégations de la conversion chrétienne exportée dans la colonisation) ? Serions-nous donc plus vulnérables que l'antique Chine acceptant (pour les engloutir dans sa compassion) les Jésuites venus fasciner ses élites avec quelques mécanismes horlogers ? Allons, foutez, c'est risible !

En fait, l'enjeu est simple : le mélange des cultures, c'est exactement notre message contre celui de Mickey (qui est mélange nature-culture). Ce que nous disons, par tous les pores de notre antique civilité (fût-ce le port de Marne la Vallée, ou le port MODEM de mon ordinateur convivial), c'est : le Barbare doit accepter de ne plus être pur, car alors seulement, il ne sera plus obsédé de son impureté, de sa bestialité fantasmatique. Alors de gentil rat (d'égout ?) qu'il croit finalement être, d'animal gentille qu'il se pense être (pouvant tout aplatiser et déformer dans le rêve éveillé du dessin animé que fut la guerre du Golfe), il deviendra peut-être un peu plus humain, un peu moins Héros Nordique. Inversement, en acceptant de considérer que le Pardon ne puisse plus être octroyé d'en haut, vendu ou réservé à des élites de clercs, de lettrés ou de technocrates mais soit une affaire de peuple d'adultes libres, notre vieille cité latine (qui n'en sera alors qu'à sa pénultième réforme), retrouverait peut-être une partie de l'authenticité démocratique qui fut tout de même son origine.

Et puis, -nous y voilà- il nous resterait à aller ensemble (avec le Barbare) vers une forme encore inexplorée de prohibition de l'inceste et de pardon : celle qu'impose l'enjeu de la limite écologique. Car à ce propos nous faisons pour l'instant jeu égal dans la bêtise : "des milliers d'hectares bétonnés par le site de Disneyland !" reprochent certains. Mais l'usure intensive de notre bonne glèbe francilienne dans la logique de l'agriculture industrielle, est-ce vraiment mieux ? Profitons donc de ce point d'arrêt symbolique épinglé au cœur de notre carte, pour repenser d'un crime commun à la Barbarie (Picou) et à la Civilisation (Le Roi et l'oiseau) : la destruction de la nature. C'est que nous ne sommes plus seuls en vis-à-vis, Vikings et Rois francs se regardant dans le blanc des yeux au détour d'un bras de la Seine ! Il y a aussi le tiers Waechter, le petit bonhomme à la moumoute bucolique. Et derrière lui, (que le Waech-tiers ne nous cache pas la forêt !), toute cette Chose de Vie que ni le TGV ni la TGB, ni le Disneyland ne sauraient trop "toucher", parce qu'à la triturer pour la "faire parler", nous nous abaissons à n'être que des machines à jouer. Pour nous regarder en face aujourd'hui, il ne suffit pas de nous pardonner d'être impurs (pour humaniser la pure bestiole toonesque), ou de reconnaître en nous tous le droit de décider du pardon de notre animalité (la démocratie de la "culture avec un petit c", selon M. R. Fitzpatrick, directeur d'Eurodisney ?), mais aussi d'être humains en nous distinguant d'une nature préservée. Cette prohibition de l'inceste là est l'ouvrage du XXIème siècle, et la création de son mythe de pardon est notre travail à tous, Barbares casqués aux grandes oreilles noires et rondes, ou Civilisés coiffés du baret sorbonnard.

Denis Duclos



LA PEUR DU VRAI VERT

Le choix d'une partie de l'électorat socialiste pour Génération Ecologie fut marqué -pourquoi le nier ?- par une réticence profonde, bien que souvent pas clairement exprimée, envers le "vrai Vert", notamment à partir de qualifications en apparence anodines à propos de son porte parole : "Waechter est trop puritain" ; "il est pas marrant", etc. Si l'on tentait de pousser plus loin le questionnement, on obtenait assez facilement des propos du type : "ce sont des sectaires qui s'ignorent". "La logique de leurs idées les poussera vers l'autoritarisme." ou encore : "vouloir la pureté, on sait où cela mène." "Moi pour qui l'écologie est exactement le contraire d'une recherche de nettoyage et de mise en ordre acharné du monde (ce que sont plutôt l'industrie et le sourire "clean" des poupées Disney), j'ai du faire un effort pour comprendre la virulence de ces réactions.

Elles ne sont pas sans motifs : si l'on se réfère par exemple au sombre passé de l'Allemagne des années Vingt, on observe que le nazisme effectua sa percée dans une ambiance idéologique où les thèmes du retour à la nature se mêlaient au rejet de la technique et de la science (O. Spengler, etc.).

Cependant, en rester à cette inquiétude (légitime), ne pas examiner avec plus de sérieux les raisons de l'émergence de l'écologie comme une force politique réelle (ce qui n'était pas le cas dans l'entre deux guerres en Allemagne), c'est, je crois, faire preuve d'une incompréhension totale des enjeux actuels.

LES BANNIÈRES DU MANAGEMENT

Il est possible qu'une partie de l'intelligentsia se soit elle-même laissée étourdir par l'énorme effort propagandiste du

système de l'argent, triomphant avec l'effondrement du communisme et la mise au pas des velléités du Sud. "Morosité", ou "Sinistrose", ne sont ici que les signes d'un faux étonnement sur ce que les intellectuels au travail (notamment dans les sciences humaines), reconnaissent depuis plus de quinze ans : la mise à l'écart du "progrès" de masses de plus en plus variées de catégories de la population, jeunes urbains promis au chômage quasi-permanent, familles paysannes contraintes au départ par une variation des quotas agricoles, des ouvriers, des techniciens ou des cadres de plus en plus écartés par l'ordinateur d'un travail intéressant. Derrière les bannières du "management des ressources humaines" (traduire : séparation entre le bon grain permanent et l'ivraie des petits boulots), au delà du lyrisme de panneaux publicitaires de plus en plus lumineux, gigantesques et nombreux, la vie quotidienne de nos contemporains n'a pas cessé de devenir plus stressante, ni de voir éroder ses compensations : que ce soit la qualité des équipements collectifs de base (écoles, eau potable, trains, etc.), ou la valeur de loisir des espaces naturels : partout le béton, l'encombrement, la clôture électrique gagnent (malgré les paroles ministérielles) sur la beauté et l'accessibilité des paysages.

Sous l'hystérie bien mise en scène des clips vantant la gloire du marché, et l'optimisme de commande des clowns médiatiques, les intellectuels en rapport avec la réalité sociale savent que la tristesse et le fatalisme sont le lot commun de la plupart de leurs contemporains depuis de longues années. Il n'est guère étonnant qu'une partie grandissante des personnes atteintes par ces sentiments cèdent à la tentation de la haine et du ressentiment.



LE CHOIX ÉCOLOGISTE

En revanche, il est plutôt rassurant que pour un nombre non négligeable, un nouvel espoir se soit affirmé avec un choix écologiste électoralement significatif : car on y prend le chemin d'une mise en cause directe de ce qui engendre l'absurdité du système (et qu'un intellectuel parisien -André Gorz- a analysé depuis longtemps) : la mobilisation du travail humain par les puissances, au service d'un productivisme aux effets destructeurs.

Vouloir enrayer cette mécanique folle de combustion simultanée de l'humain et de la nature n'a rien d'une "nouvelle religion", ni d'une utopie. C'est au contraire un vrai réalisme, et peut-être le seul qui puisse encore nous permettre d'échapper aux réactions irrationnelles et agressives qui ne manqueront pas de survenir si ce réel est trop longtemps nié.

Que cela ne soit pas compris par l'intelligentsia me semble dramatique, sinon suicidaire à terme. Cela révèle d'abord une myopie stupéfiante dans sa capacité à distinguer la vérité des stéréotypes les plus éculés : certes le paysan d'extrême-droite qui joue au terroriste existe. Mais l'intellectuel parisien est-il vraiment ignorant à ce point qu'il ne sache pas qu'aujourd'hui bon nombre de "Ruraux" lisent des livres comme lui, vont au cinéma et au théâtre, et revendent autant que lui le droit à ne pas être attachés à vie à un lieu ou à un travail uniques ? S'il se défaisait un moment de sa morgue du clocher du 5ème arrondissement (en permanence crotté de papiers gras, et brouté jusqu'à ras d'immeuble par la bagnole sauvage), il apprendrait éventuellement qu'en Province, on pense aussi à l'avenir de la culture humaine, plutôt menacée aujourd'hui par le feuilleton américain que par le biniou breton. A l'occasion, il apprendrait qu'on invite quelquefois dans le monde rural tel quatorz mondialement connu pour jouer les œuvres les plus délicates de Beethoven, et qui préfère éviter la cohue parisienne.

LES RISQUES DE L'AGRICULTURE INTENSIVE

Il est confondant que l'intellectuel parisien (tout au moins nombre de ses témoins) ne voie pas l'intérêt d'une alliance avec la "paysannerie civilisée" (celle qui s'exprime par exemple avec la Confédération Paysanne) contre la destruction de la population rurale (et de la nature) entre les mâchoires du Crédit Agricole, et de l'agriculture intensive.



Car enfin, ne saisait-il pas qu'au delà de la seule population d'agriculteurs, ce qui est en jeu c'est le territoire national, l'équilibre démographique, le maintien du patrimoine et des ressources les plus cruciales (telle l'eau des nappes phréatiques) ?

Comment peut-on être assez aveugle pour ne pas voir que si le pays est abandonné aux monstres froids de l'Agro-alimentaire et de l'Eurocratie, nous allons avoir inéluctablement affaire aux cascades d'événements suivants, déjà en cours :

- accélération de la destruction (par usure et pollution) de vastes espaces exploitables par une agriculture rendue folle de terreur par l'endettement, et réduite à l'état d'esclavage salarié (avec son corollaire : expulsion de familles venant grossir les rangs des chômeurs en région parisienne).

- mise en friche sauvage de vastes aires, avec liquidation des villages, et des infrastructures minimales, devenant inaptes même à l'accueil touristique.

- clôturation de zones immenses par des sociétés de chasse ou de production de gibier, avec son corollaire : le "flicage" privé de la campagne, comme aux plus belles heures du féodalisme.

POURQUOI LE PROJET VERT DOIT-IL ÉVITER L'INGÉNIÉRISME ET LA RELIGION ?

Etant fort rancunier de nature (on ne se refait pas), je me suis demandé ce qui

avaient pu pousser ces deux camarades verts à me passer, dans le n°57 de Terminal ("Questions d'Ecologie") une si jolie volée de bois de la même sympathique couleur, pour avoir osé mettre en doute le savoir scientifique annonçant la catastrophe planétaire.

Or je me suis souvenu que l'un comme l'autre sont des scientifiques, ou plus exactement des ingénieurs : Alain Lipietz est polytechnicien et ingénieur des Ponts, Christian Brodhag est ingénieur civil des Mines (ils me démentiront si c'est faux). Mon propos n'est évidemment pas de faire le procès des ingénieurs (il en faudra sûrement dans un monde vert), cela d'autant que notre ami portedrapeau (Waechter) est ingénieur en écologie.

LA RAISON CULTURELLE

Cela dit, je ne crois pas qu'il s'agisse d'un hasard. Ce que ces deux techniciens m'ont essentiellement reproché, c'est de ne pas avoir une vision technicienne de la politique, et de tenter d'y substituer une raison culturelle, relativement autonome. Je maintiendrai qu'il s'agit là d'un enjeu fondamental : si l'écologisme loupe cette révolution-là qui n'est pas dans la technique économique ou industrielle, mais d'abord dans la façon de vivre une autre modernité, elle aura tout raté. La mise en doute du catastrophisme (qui a servi de tous temps aux urgences étatiques ou militaires, et aux solutions techniciennes) n'est donc pas une attitude négative : c'est un aspect important d'une position écologiste conséquente qui met au centre de son projet un autre hédonisme plutôt qu'une ascèse, une joie de vivre plutôt qu'une jouissance du produire. Le résultat sera bien plus efficace que toutes les restrictions autoritaires (qui peuvent néanmoins être utiles pour stopper les gâchis les plus évidents), taxes ou planifications du temps : ce n'est pas la gestion de la contrainte qui doit être au centre de notre projet mais le plaisir d'une vie moins gavée d'artifices, et plus tournée vers soi et autrui.

LE VÉRITABLE ENJEU DE L'ÉCOLOGISME : SUBSISTUER LA CIVILITÉ AU CULTE DE LA PUISSANCE

Qu'est-ce qu'un écologisme qui ne serait qu'une couverture pour la gestion repeinte en vert par les forces de l'argent, du pouvoir stratégique et de la technoscience ?

Que serait un écologisme qui serait une couverture pour la religiosité moralisatrice, ascétique et apocalyptique du culte de Gaïa ? Dans un cas comme dans l'autre, je crois que la fascination de la puissance des Images est conservée, et que l'on cherche à profiter des habitudes auxquelles les systèmes de mobilisation de la phase précédente (étatico-mercantile) ont assujéti d'immenses masses de gens.

L'enjeu d'une écologie "consistante" (à la fois intellectuellement et socialement) serait de rompre avec ces habitudes, de libérer ces "mobilisés" de la productivité destructive que nous sommes tous devenus, le plus souvent sans nous en apercevoir, et, du même coup, de rendre disponibles nos esprits à d'autres nourritures que celles des captivations dans les idéaux imaginaires de la puissance. L'objet réel de l'écologie n'est donc pas la pureté, mais la civilité. Il n'est pas la nature, mais la culture. Il n'est pas l'environnement, mais l'humain.



Et c'est uniquement parce que c'est l'humain, la culture et la civilité qui sont au centre de ce projet, que la question de la nature se pose. Car notre style d'action, notre façon de vivre et même notre façon de nous considérer les-uns-les-autres se signalent, se reflètent sur ce miroir, se gravent sur ce palimpseste qu'est la nature. La question n'est pas du tout que la démographie galopante, ou la pollution croissante mettent en péril immédiat ou certain la planète : la question est que la tendance collective à la destruction signale que nous ne voulons pas mettre en cause nos fascinations, nos formes les plus puériles de désir de préhension, d'action.

UNE QUATRIEME FORME DE RENONCEMENT SYMBOLIQUE

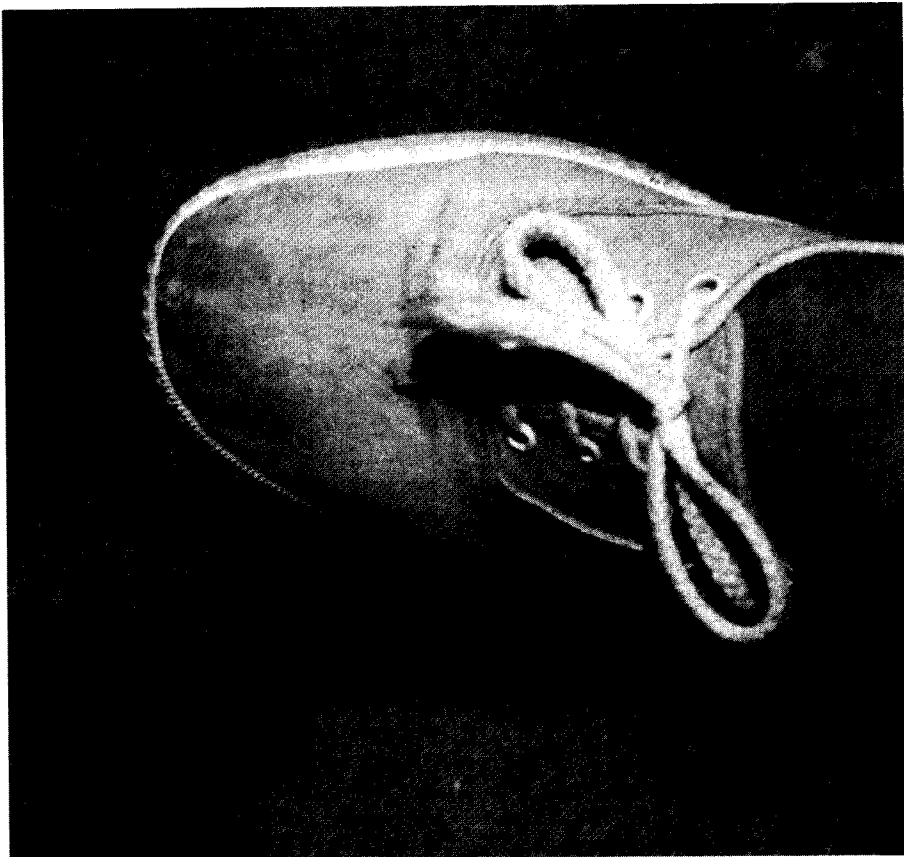
Voilà bien le cœur du problème : la question que nous pose la nature en répondant (en commençant à répondre) à nos excès, ce n'est pas que "nous allons crever la gueule ouverte". C'est d'abord qu'en ne nous donnant aucune règle, aucune limite à nos actions, à nos recherches, à nos expériences sur la matière et l'espace vivants dont nous participons, nous ne faisons qu'actualiser la très ancienne révolte contre la prohibition de l'inceste, la très ancienne résistance à la nécessité de nous distinguer comme humains du "reste". Au fond, je le répète, l'écologisme est-il autre chose que le défi d'une actualisation de la prohibition de l'inceste ? Après la question paléolithique de la Parenté (qui arrache à la confusion avec l'animal et permet aux enfants de se repérer), après la question antique de l'Etat (qui arrache aux loyalismes parentaux et aux vendettas), après la question moderne de l'échange universel (qui s'arrache aux tentations de la Maîtrise étatique), n'est-ce pas aujourd'hui une quatrième forme de renoncement symbolique qui est désignée à la culture post-moderne par l'écologisme ?

Renoncement non à la chose, mais à l'idée que la fusion technonaturelle, le mélange artifice-nature, pourraient nous exempter définitivement des avanies de la condition humaine, comme si c'était en se sauvant dans un "monde virtuel" généralisé, en généralisant le "cinéma sentant", d'une technologie capable de combiner chimères mentales et chimères génétiques, que nous serions susceptibles, enfin de retrouver le sentiment océanique perdu.

Au contraire, en acceptant que l'écologisme représente pour nous un nouvel avatar de la nécessité de nous distinguer comme sujets, et donc comme porteurs d'un renoncement signifiant (proprement culturel) à la présence pleine et fusionnelle, les cultures peuvent en détacher les deux simulacres les plus fascinants :

- eidolon (idole) du cosmos utilisant l'homme dans son projet de "finalité" de l'univers (innocemment réinterprété par les "poètes" de la science comme Reeves, Lovelock ou Sagan, mais qui pourraient devenir prophètes d'une nouvelle religiosité aliénante)

- eidolon de la production industrielle "pure", grâce à la mobilisation des citoyens, attelés désormais à un immense



DR

travail de recyclage des matériaux de l'industrie par le lequel nous deviendrions alors tous des prosommateurs, comme le prévoyait Toffler). Dans cette sorte de globalisation de la solidarité de type économique, l'hystérie du rachat des "fautes" passées par une activité encore plus protéiforme et toujours plus médiée par les techniques, serait alors complète.

"VIVRE DU MIEN"

L'écologisme (comme idéaltype weberien) me semble nettement distinct de ces deux Images, distinct de ces deux effets de la pulsion scopique, de l'instinct d'emprise.

Plutôt qu'en mobilisations (ministérielles) et obnubilations (religieuses) accrues, il serait plutôt de l'ordre du : "lâche-moi les baskets !". Plutôt que de titiller ma fibre métaphysique, ou d'agir sur mon sens de la discipline (pour rendre les bouteilles à la consigne : ce qui n'est pas au demeurant inutile, évidemment !) l'écologisme, en son cœur, dans ce qu'il a d'important pour l'époque au delà du traitement du déchet, serait d'abord de me pousser à me demander : mais qu'est-ce qui me prend, moi, de

vouloir toujours plus dépendre de l'action machinisée pour vivre ? Qu'est-ce qui me prend de toujours préférer ce qui m'embarque dans la puissance, dans le système, dans le "grand machin", dans l'assistance "technique ou sociale", plutôt que d'essayer (un peu) de "vivre du mien" ? Qu'est-ce qui me prend de vouloir faire dépendre de la machine technosociale mon rapport d'émotion envers autrui ?

Certes, des effets politiques, je dirais même des *devoirs politiques* peuvent venir s'établir sur cette suspension culturelle de la *passion de participation infantile à la puissance* : mais ne l'oublions pas, c'est bien là le seul élément réellement essentiel de l'écologisme comme *phénomène culturel de très long terme*, c'est là tout ce qui motive et rendra finalement acceptables les projets - si nécessaires - de fiscalité, d'organisation industrielle ou de partage raisonnable du travail.

Car si ce devait être le catastrophisme ou l'obnubilation gestionnaire qui l'emportaient, dans l'un et l'autre cas serait remis à des décennies le passage à une société un peu plus paisible et humaine.